

Le concept américain de nouvelle frontière : de la conquête de l'Ouest au cyberspace

samedi 14 mai 2016, par [Yannick HARREL](#)

La conquête de l'Ouest, la Lune, le cyberspace : voilà trois figures de la frontière pour les Etats-Unis. Autant de facteurs de puissance, une puissance réinventée du XVIIIe siècle à nos jours. Y. Harrel éclaire avec une grande maîtrise deux siècles et demi d'histoire. Il démontre la fonction géopolitique de la frontière pour les Etats-Unis dans leur réinvention permanente de la puissance.

EN INTRODUISANT le terme d'autoroutes de l'information, Al Gore lorsqu'il était vice-président des Etats-Unis, faisait écho à un nouvel espace mal connu et en friche. Cette annonce était toute sauf anodine puisqu'elle stimulait l'imaginaire de ses compatriotes après celui de l'Ouest de la Lune. Cette prégnance de nouvelle frontière, évoquée formellement par John Fitzgerald Kennedy en 1960 lors de la convention nationale des démocrates mais en germe depuis le XIXème siècle, irrigue la politique des décideurs Américains toujours partagés entre isolationnisme et interventionnisme selon les époques et les caractères.

Les États-Unis par l'entremise de leurs dirigeants ont une appétence pour les défis, et particulièrement pour les horizons nécessitant d'être défrichés. De l'Ouest à l'espace extra-atmosphérique en passant par le cyberspace, cette excroissance Européenne en terre d'Amérique s'est forgée dans les heures les plus difficiles comme en répondant présente aux enjeux contemporains.

Le concept de nouvelle frontière chez les américains a été perceptible sous trois formes au cours de leur histoire, fortement dépendantes de la conjoncture mondiale, politique et économique : une projection géographique qui aboutit à l'émergence d'une pensée spécifique (I), une projection extra-atmosphérique qui répondit au défi d'une idéologie faisant de la conquête spatiale la preuve de leur supériorité (II) et enfin une projection cyberstratégique dans un champ où les possibilités n'ont pas encore été entièrement évaluées mais qui d'ores et déjà mobilise les énergies de tout un pays (III).

I. Une frontière géographique

Si la majeure partie des individus s'intéressant quelque peu à l'Histoire des États-Unis citeront sans faillir la *Boston Tea Party* [1] en tant que déclenchement des hostilités entre les colonies d'Amérique et le royaume d'Angleterre, c'est pourtant une autre initiative antérieure qui attisera le ressentiment des colons envers la mère patrie.

La justification de cet épisode historique trouve en grande partie sa source dans la proclamation royale de 1763 lorsque Georges III, roi d'Angleterre d'alors et récent vainqueur de la Guerre de Sept ans consacrant la perte des colonies Américaines Françaises, interdit aux colons des treize colonies d'étendre leur présence au-delà des Appalaches.

Cette injonction sera l'une des causes du ressentiment de ceux qui deviendront des Américains envers la couronne Britannique : tant de terres fertiles à portée de main mais leur étant interdites d'exploitation à la suite de l'engagement royal à ne pas spolier les peuples Indiens s'étant placés sous la protection de Georges III. L'avenir des populations indiennes ne pouvaient qu'être scellé une fois effectif la fin de la présence Britannique par le Traité de Paris de 1783.

La victoire acquise, les plaies pansées et les maisons rebâties, les regards pouvaient se tourner de nouveau vers l'Ouest. Ce qui allait par ailleurs donner lieu à l'expulsion de tribus indiennes toujours plus vers les horizons lointains et pauvres en ressources, une réalité façonnée par une succession de traités léonins et de manoeuvres coercitives.

Les ponctions fiscales arbitraires, l'absence de représentants au Parlement, le sentiment d'être traités comme des citoyens de seconde zone et l'impossibilité de coloniser des territoires prometteurs aboutirent à la déflagration de 1776.

La victoire acquise, les plaies pansées et les maisons rebâties, les regards pouvaient se tourner de nouveau vers l'Ouest. Ce qui allait par ailleurs donner lieu à l'expulsion de tribus indiennes toujours plus vers les horizons lointains et pauvres en ressources, une réalité façonnée par une succession de traités léonins et de manoeuvres coercitives.

La jeune nation allait progresser à un rythme effréné en à peine un siècle. Les puissances Européennes embourbées dans une longue série de guerres dites Napoléoniennes, une opportunité sans précédent pour les États-Unis d'Amérique qui allaient ainsi récupérer sans coup férir une immense zone géographique, plus de 2 millions de kilomètres carrés, à la France par le Traité de Paris du 30 avril 1803 [2].

Cette avancée n'allait toutefois pas être la seule, et la frontière vers l'Ouest allait être ininterrompue avec un autre traité qui allait revoir la ligne de démarcation entre les possessions Espagnoles et les Américaines, celui de 1819, appelé aussi Adams-Onís. L'on relèvera par ailleurs deux éléments relatifs à ce traité :

. la cession imposée à l'Espagne des derniers espaces occidentaux lui appartenant encore (correspondant à l'actuelle Floride et à une bande terrestre jouxtant le Golfe du Mexique)

. l'occupation d'une partie de ces terres avant le traité du fait du général Andrew Jackson, futur Président des États-Unis, lors de la campagne militaire envers des tribus Indiennes, capturant les fortifications Espagnoles rencontrées susceptibles d'être un danger pour la nouvelle République

Entre temps, et après la guerre de 1812 [3] entre l'ancienne puissance et sa colonie émancipée, allait être ratifié un acte de délimitation des territoires en 1818. Ce dernier videra les derniers différends relatifs aux frontières mal délimitées à l'Ouest des Grands Lacs de ce qui deviendront les États du Minnesota, du Dakota du Nord et du Montana. S'ensuivra une neutralisation d'une république soeur latine, les États-Unis du Mexique (*Primera República Federal*) issu du mouvement de décolonisation de l'Amérique centrale et du sud. Seul hic pour les Américains, l'entité occupait un large espace lui obstruant une large partie de la façade maritime du Pacifique. Cet obstacle sera levé en trois étapes : indirectement par l'indépendance du Texas au nord-est sanctionné par le traité de Velasco en 1836 où les colons Américains prirent le dessus sur l'armée du général Santa Anna lors de la bataille décisive de San Jacinto ; directement entre 1846 et 1848 avec l'affrontement entre les deux puissances du Golfe du Mexique qui se solda par une défaite humiliante du même général Santa Anna, ratifiée par le traité de Guadalupe de 1848 où le Rio Grande devient *de jure* la frontière entre les États-Unis et le Mexique ; enfin pour parachever le tout, et pour faciliter le transit, un achat complémentaire de territoires Mexicains (près de 77 000 kilomètres carré) fut entériné avec l'achat Gadsden (*Gadsden Purchase*) en 1853 pour faciliter une ligne ferroviaire qui sera longtemps retardée en raison de la guerre de sécession et ne verra toutefois le jour qu'en 1881 soit près de douze années plus tard que la première liaison transcontinentale.

L'Est et le Sud étant entièrement sécurisés, et l'Ouest ouvrait ses grands espaces aux colons Américains ivres de terres et de richesses. Ce que le grand public retiendra sous la dénomination de Far West, Ouest lointain, allait en réalité être l'achèvement aux forceps d'une nation. Car la visée vers le Pacifique allait nécessiter la mise en oeuvre de plusieurs moyens : scientifique, avec l'exploration de ces espaces vierges ou presque par différentes missions [4] ; technique, avec l'émergence du chemin de fer comme moyen de convoier des colons et assurer la survie des établissements érigés ; économique, avec la ruée vers l'or de

1849 en Californie qui traça des sillons d'Est en Ouest par les chercheurs avides du métal jaune ; politique, avec la doctrine Monroe qui mit en demeure toute puissance Européenne de s'immiscer dans les affaires Américaines [5] ; littéraire, avec des oeuvres vantant les grands espaces, ses richesses, ses habitants et ses conquérants comme l'illustre romancier James Fenimore Cooper (1789-1851).

Ralentie du fait de la guerre civile, dite de Sécession (1861-1865), l'achèvement de cette marche vers l'Ouest peut être datée de différentes manières : 1890, 1896 ou encore 1898. La première année citée faisant référence au onzième recensement de population des États-Unis où le bureau chargé de son établissement décida de ne plus enregistrer les migrations de populations vers l'Ouest estimant que la frontière avait été désormais atteinte. La deuxième lors de la ruée vers l'or en Alaska, un territoire acheté à l'Empire Russe en 1867 et laissé à l'abandon. La cession suscita à ce titre la raillerie envers William Henry Seward, le secrétaire d'État chargé des négociations, du moins jusqu'à la découverte d'un filon aurifère en 1896 au Klondike voisin qui redonna à cette lointaine possession un début d'intérêt, et qui en corollaire accéléra ce qui était encore le dernier territoire vierge continental de la bannière étoilée. Enfin, 1898 avec le renversement de la monarchie à Hawaï et son remplacement par un gouvernement pro-Américain [6]. Et fermant de la sorte la marche vers le Pacifique en prenant pied sur des îles stratégiques en dehors du continent Nord-Américain.

Cet élan doit principalement être perçu comme partie intégrante de la construction de ce nouvel État qui eut un besoin évident de sécuriser ses frontières encore mal définies. Mais aussi d'asseoir son identité, fusse pour cela en usant de l'intimidation, de l'incitation voire de la coercition. L'emploi très politique du terme « destinée manifeste » (*manifest destiny*) est partie intégrante de cette élaboration intellectuelle cheminant aux côtés des événements historiques et de la course vers cet horizon : spatialement et temporellement, les États-Unis progressaient vers l'édification de leur propre civilisation.

Cet aspect restera ancré les décennies suivantes dans le contexte historique. Car l'Amérique a cette soif et ce besoin de progresser tout en assurant sa propre protection [7]. Il y a dans l'esprit Américain un optimisme et un messianisme découlant de son vécu historique et de son substrat culturel hérité des pères pèlerins [8]. La frontière ne pouvait par conséquent qu'être un idéal à atteindre, ce que popularisa Frederick Jackson Turner dans son ouvrage qui fera date : *The Significance of the Frontier in American History*. Au sein de celui-ci il énoncera le danger Indien comme un coagulant de l'identité Américaine, ce qui ne manque pas de susciter l'intérêt quant à percevoir une menace comme ferment d'union pour un groupe se sentant, à juste titre ou non, menacé [9]. Cependant ce n'est pas le point principal de son propos qui serait plutôt que l'esprit d'une frontière à atteindre meut les énergies d'un peuple [10] : elle incite à se dépasser, à développer l'inventivité pour l'atteindre. **La frontière serait dès lors le moteur de l'Américanisme** [11].

Ce qui poserait dès lors la question suivante ? Qu'advient-il en cas de disparition et d'atteinte de ladite frontière ? Le même Turner répond lui même en la question en précisant qu'au moment où la conquête de l'Ouest est achevée se boucle la première période de l'Histoire des États-Unis [12]. Il ne la scelle aucunement mais laisse implicitement l'ouverture à d'autres frontières qu'il ne nomme pas.

Ces nouvelles frontières vont devoir en effet attendre quelque peu en raison de la rupture de l'isolationnisme Américain lors des deux guerres mondiales, entrecoupée par une crise économique d'ampleur ayant enrayé temporairement son dynamisme. Lorsqu'il fut évident que le monde d'après 1945 allait être une course entre deux blocs antagonistes, la raison de se dépasser sur de nouveaux terrains se posa d'emblée.

II. Une frontière extra-atmosphérique

La conférence de Casablanca en 1943 avait acté que les Alliés ne proposeraient et n'accepteraient aucune paix séparée face aux pays de l'Axe. Ce que les 8 et 9 mai 1945 entérinèrent. Cette décision fut inconditionnelle mais certains esprits ne manquèrent pas de relever que l'Union Soviétique deviendrait un adversaire sitôt les drapeaux nazis mis à bas [13]. Mais au sortir de l'épreuve, les États belligérants

avaient tous besoin de panser leurs plaies, et les démocraties occidentales voulaient clore la page. Clement Attlee et Félix Gouin remplaçant Winston Churchill et Charles de Gaulle respectivement sont les exemples les plus emblématiques de cette période où les icônes d'hier sont remisées dans le placard. Exceptés les États-Unis avec Harry S. Truman, obligé d'assumer la charge de Président en raison du décès pour maladie de Franklin Roosevelt [14], et qui sera réélu pour un second mandat.

Malgré tout, et en dépit du souhait premier de ces mêmes démocraties, le blocus de Berlin (1948-1949) puis la guerre de Corée (1950-1953) vont vite faire déchanter et donner raison à Winston Churchill qui dans son célèbre discours de Fulton [15] (1946) évoqua un rideau de fer divisant en deux l'Europe.

Sentiment accentué lorsqu'est repéré puis annoncé officiellement le premier essai de bombe atomique par les autorités Soviétiques en mars 1949.

Cette rivalité qui va s'exacerber au travers de ce que l'on appellera la Guerre Froide, va prendre une intensité encore plus extrême dans les années 1950 et 1960 avec la conquête de l'espace. Et alors que l'on pouvait penser [les Américains](#) détenteurs d'une avance technologique distancés par des Soviétiques à la traîne et obligés de recourir à l'espionnage, il n'en sera rien au grand dam de la plus puissante démocratie occidentale de l'époque !

Et cette compétition technologique, avec des arrières-pensées militaires, fut menée au prix de grands efforts économique-financiers. D'autant plus pressants que les soviétiques avaient déjà rapidement pris l'ascendant scientifique et psychologique avec l'envoi en orbite du premier satellite artificielle en 1955, puis surtout du premier homme en 1961, Youri Gagarine.

C'est ce qui influencera très nettement le futur Président John Fitzgerald Kennedy à prononcer le 15 juillet 1960 au Los Angeles Memorial Coliseum un discours qui fera date [16].

« For the harsh facts of the matter are that we stand at this frontier at a turning-point of history. We must prove all over again to a watching world, as we said on a most conspicuous stage, whether this nation, conceived as it is with its freedom of choice, its breadth of opportunity, its range of alternatives, can compete with the single-minded advance of the Communist system. Can a nation organized and governed such as ours endure ? That is the real question. Have we the nerve and the will ? Can we carry through in an age where we will witness not only new breakthroughs in weapons of destruction, but also a race for mastery of the sky and the rain, the ocean and the tides, the far side of space, and the inside of men's minds ? That is the question of the New Frontier. »

La vraie réponse à la course à l'espace, ou *space race*, était lancée !

Et cette compétition technologique, avec des arrières-pensées militaires, fut menée au prix de grands efforts économique-financiers. D'autant plus pressants que les soviétiques avaient déjà rapidement pris l'ascendant scientifique et psychologique avec l'envoi en orbite du premier satellite artificielle en 1955, puis surtout du premier homme en 1961, Youri Gagarine. Toutefois, [les soviétiques](#) allaient perdre l'ultime manche : celle du premier homme sur la Lune. Et plus particulièrement suite à l'annonce par le président Kennedy lui même du lancement du programme Appolo.

Ce sera le propos de son discours à Houston le 12 septembre 1962 [17] :

« ... If this capsule history of our progress teaches us anything, it is that man, in his quest for knowledge and progress, is determined and cannot be deterred. The exploration of space will go ahead, whether we join in it or not, and it is one of the great adventures of all time, and no nation which expects to be the leader of other nations can expect to stay behind in the race for space... The growth of our science and education will be enriched by new knowledge of our universe and environment, by new techniques of learning and mapping and observation, by new tools and computers for industry, medicine, the home as well as the school. Technical institutions, such as Rice, will reap the harvest of these gains... We choose to go to the moon. We choose to go to the moon in this decade and do the other things, not because they are

easy, but because they are hard, because that goal will serve to organize and measure the best of our energies and skills, because that challenge is one that we are willing to accept, one we are unwilling to postpone, and one which we intend to win, and the others, too. ».

Le résultat ne sera pas du vivant du président américain qui fera l'objet d'un assassinat à Dallas, en novembre 1963, mais il aura très largement posé les jalons de ce bond de géant pour l'humanité qui sera le 21 juillet 1969 lorsque Neil Armstrong dans le cadre d'Apollo XI effectuera ses premiers pas sur la Lune. L'échec de la mission Luna-15 (Луна-15) qui s'écrasa sur la surface lunaire en raison d'un problème de réacteur quelques heures avant le premier pas de l'Homme sur le plus proche objet céleste de la Terre démontre que la compétition fut rude et se joua sur le fil [18].

Cette nouvelle frontière fut aussi une démonstration de la capacité américaine à surmonter un handicap de départ pour se dépasser dans l'adversité. Et si la conquête de l'espace ne fut plus qu'une question d'ordre scientifique après les missions Apollo, les années 2020 avec l'intérêt croissant de la Chine, de l'Inde, du Japon et de la Russie pour de nouvelles missions vers la Lune et désormais Mars pourraient bien redonner goût à ce peuple de répondre présent à l'une de ces grandes aventures humaines.

III. Une frontière numérique

Vainqueur définitif de la guerre froide avec la désagrégation irréversible de l'Union Soviétique en 1991, les États-Unis se retrouvèrent la seule superpuissance en lice. Cette absence d'ennemi risquait de peser sur l'émulation par la compétitivité : sans ennemi, nul besoin de se dépasser, nulle envie d'atteindre les limites de l'humainement et du techniquement possible. Le risque d'un effet de surplace menaçait.

C'était sans compter l'esprit américain, et la recherche d'une nouvelle frontière palliant à cet état de fait.

Ce fut l'un des plus emblématiques *Atari Democrat* [19] devenu vice-président sous Bill Clinton (et futur prix nobel de la paix en 2007), Al Gore (1948), qui prononça un discours majeur le 21 mars 1994 à l'Union internationale des télécommunications :

« I am very proud to have the opportunity to address the first development conference of the ITU because the President of the United States and I believe that an essential prerequisite to sustainable development, for all members of the human family, is the creation of this network of networks. To accomplish this purpose, legislators, regulators, and business people must do this : build and operate a Global Information Infrastructure. This GII will circle the globe with information superhighways on which all people can travel. These highways or, more accurately, networks of distributed intelligence will allow us to share information, to connect, and to communicate as a global community. From these connections we will derive robust and sustainable economic progress, strong democracies, better solutions to global and local environmental challenges, improved health care, and ultimately a greater sense of shared stewardship of our small planet. »

Le terme était lâché : *Information superhighways*, ou autoroutes de l'information.

La nouvelle frontière américaine était toute trouvée : celle du [cyberespace](#). Un horizon où les télécommunications et les informations tendent vers l'instantané et la simultanéité. L'ère numérique, the digital era, sont à portée de cable et ouvrent des opportunités encore insoupçonnées, ou à peine ébauchées en 1994, date du discours.

Le High Performance Computing Act de 1991 (parfois appelé Gore Bill) a amorcé singulièrement cette stratégie, symbolique de la nouvelle ligne de pensée de ces hommes politiques de l'époque qui encouragea l'innovation et le renouvellement des infrastructures propres aux technologies de l'information et de la communication. Pouvant il est vrai se baser sur l'ossature d'ARPANET (dont les pôles de recherche en 1968 sont déjà distincts et qui aboutiront au fil du temps à une séparation plus claire entre les objectifs civils et les militaires [20]), et de l'action du National Science Foundation Network.



Les géants de [l'Internet](#) d'aujourd'hui que sont Google, Amazon, eBay ou encore Yahoo datent de cette période bénie où l'appui gouvernemental initial fut renforcé par l'apparition des *business angels* : des mécènes privés investissant en des jeunes pousses, ou *start-ups*, portés par l'euphorie ambiante. D'autres acteurs se sont greffés au corpus survivant de la bulle de 2000 [21] tels Facebook ou Twitter, attestant de l'émergence irrésistible des réseaux sociaux numériques et plus encore de l'importance de la datamasse, ou **Big Data qui confère aux États-Unis une puissance cognitive réelle sur les utilisateurs du cyberspace.**

Passé le cap de l'an 2010, la cyberstratégie a germé comme nouvelle discipline prenant souche dans cette révolution technologique ressentie comme majeure par les spécialistes et l'individu moyen. Cette nouvelle discipline de l'art de la guerre trouve son substrat dans cette nouvelle frontière, et comme l'on peut aisément le subodorer : les autorités américaines n'ont guère été à la traîne pour ébaucher quantité de réflexions sur le sujet. Que l'on songe à quelques textes émanant de la Maison Blanche [22] ou du Pentagone [23]. Et qui lit attentivement lesdits documents y trouvera toute l'essence de la pensée américaine transposée dans le cyberspace : la conquête de nouveaux marchés, le souci d'accompagner l'essor technologique partout où cela est possible, la coalescence d'alliés partageant cette vision et la volonté de conserver un *leadership* dans le domaine.

Comme le mentionnait le Président Barack Obama au sein de sa stratégie internationale pour [le cyberspace](#) publiée en mai 2011, les États-Unis doivent combiner la diplomatie, la défense et le développement pour améliorer les opportunités offertes par cette nouvelle frontière aux couleurs du drapeau étoilé :

To realize this future and help promulgate positive norms, the United States will combine diplomacy, defense, and development to enhance prosperity, security, and openness so all can benefit from networked technology. These three approaches are central to our efforts internationally. In the latter half of the 20th century, the United States helped forge a new post-war architecture of international economic and security cooperation. In the 21st century, we will work to realize this vision of a peaceful and reliable cyberspace in that same spirit of cooperation and collective responsibility.

Fin 2014 a été rendu public un document d'unification des forces armées américaines sur les opérations dans le cyberspace [24] rédigé initialement en février 2013. Le propos était sans ambages comme souvent :

Developments in cyberspace provide the means for the US military, its allies, and partner nations to gain and maintain a strategic, continuing advantage in the operational environment (OE), and can be leveraged to ensure the nation's economic and physical security...

The successful execution of CO [Cyberspace Operations] requires the integrated and synchronized employment of offensive, defensive, and DODIN [Department of Defence Information Networks] operations, underpinned by effective and timely operational preparation of the environment.

Et ce nouveau champ de bataille permet déjà aux autorités états-uniennes de prendre l'ascendant et par voie de fait l'offensive si l'on en juge des révélations du journaliste David E. Sanger.

Les opérations offensives ne sont aucunement écartées, et sont au contraire signifiées très clairement. Là où d'autres États hésitent à évoquer la phase offensive ou très subrepticement, les États-Unis sûrs d'eux-mêmes prennent bien soin à préciser que le cyberspace est leur territoire, et que leur activisme n'est pas

qu'économique mais aussi militaire.

Et ce nouveau champ de bataille permet déjà aux [autorités états-uniennes](#) de prendre l'ascendant et par voie de fait l'offensive si l'on en juge des révélations du journaliste David E. Sanger [25] évoquant le déclenchement de l'opération Olympic Games. Initiée par Georges W. Bush et accélérée par Barack Obama en concertation avec les services secrets Israéliens en vue de retarder autant que possible les capacités de la république d'Iran d'accéder à l'arme nucléaire [26]. Le logiciel Stuxnet ayant paralysé en juin 2010 les centrifugeuses Iraniennes de Natanz est la preuve la plus probante d'une excellente maîtrise technologique par les concepteurs du cyberspace moderne, repoussant les limites connues de l'élaboration d'armes cybernétiques intelligentes à l'efficacité quasi-chirurgicale. Car en ce domaine, la course a débuté, et les compétiteurs du XXIème siècle disposent d'atouts à faire valoir : que ce soit la Chine, la Russie, l'Inde, le Japon, la France, Israël ou d'autres pays pouvant émerger et disputer la domination en ce secteur dont l'impact stratégique croît crescendo depuis la fin des années 1990.

Bien malin qui pourrait prédire ce que le [cyberspace](#) deviendra dans les décennies à venir mais il est d'ores et déjà acquis que les États-Unis ont déjà répondu à ce nouveau défi qu'ils se sont fixés. Assertion corroborée par les éléments dévoilés par l'ex-espion de la Central Intelligence Agency et de la National Security Agency, Edward Snowden [27] sur les capacités américaines à pénétrer les réseaux domestiques et internationaux.

Et pourquoi ne pas envisager une quatrième frontière à la suite de la [cyberstratégique](#) : celle de l'indépendance énergétique par l'usage à grande échelle de nouvelles énergies de flux ou l'exploitation améliorée voire nouvelle des énergies de stockage ? Le XXIème sera celui où les États-Unis se devront de démontrer qu'ils conservent encore la capacité et la volonté de se dépasser.

*

Ancienne colonie anglaise, les États-Unis ont la particularité d'être un pays-continent qui s'est forgé en ayant l'oeil et la pensée rivés vers des frontières présentées autant comme de substantiels défis mettant à l'épreuve les ressources humaines et matérielles disponibles. Le sens de l'épopée comme la foi en une destinée spécifique ont irrigué les grandes heures américaines, et chaque frontière en vue donna l'occasion à ses autorités comme aux plus humbles des habitants de se dépasser et de tirer fierté des épreuves surmontées. Bien qu'immatérielle, la frontière du cyberspace est une nouvelle occasion de bander les muscles du pays face à des forces et dangers émergents, et ce alors que les spécialistes glosent sur le déclin amorcé depuis quelques années par la superpuissance, spéculant par exemple sur les BRICS [28], lesquels seraient en mesure de prendre le dessus sur une république essoufflée. Une conjecture à formuler avec de réelles précaution tant il ne faudrait pas vendre la peau du grizzli avant de l'avoir tué, car la conception de frontière a toujours été toujours l'occasion rêvée pour les États-Unis de se dépasser et briller. Et pour corroborer cet esprit, mentionnons l'entrepreneur à succès du numérique Elon Musk, patriote américain affirmé, investissant massivement dans les transports innovants comme dans la conquête spatiale commerciale et dont l'activité frénétique axée sur le dépassement et le défrichage de nouvelles voies est la résultante d'une foi inébranlable en l'avenir. Ne pas comprendre cet esprit, c'est ne pas comprendre les raisons de l'hégémonie américaine qui trouve, forme, attire et oriente ses ressources dans une vision messianique toujours contemporaine.

Copyright Harrel-Mai 2016/Diploweb.com

P.-S.

Expert et chargé de cours en cyberstratégie. Membre de la chaire de cyberdéfense Saint Cyr/Sogeti/Thales. Auteur de « La cyberstratégie russe » et « Cyberstratégies économiques et financières » (2ème éd.) aux éditions Nuvis. Il vient de publier *Automobiles 3.0* aux éditions Nuvis.

Notes

[1] Taxées par la métropole, les colonies Anglaises d'Amérique étaient assujetties à des perceptions ne donnant aucunement lieu à une représentation au Parlement de Westminster. Le 16 décembre 1773 se déroule dans le port du Massachusetts une révolte qui prend pour cible le reliquat de perception sur les cargaisons de thé des produits importés de métropole. Reliquat car les taxes de 1764, 1765 (Stamp Act), 1767 (Townshend Acts) puis 1768 sont abandonnées par le pouvoir central conscient que le mécontentement grandit, au point de devoir mater avec férocité les mouvements d'humeur. C'est dans ce contexte que la Boston Tea Party voit le jour et marquera le début d'une rébellion de grande ampleur. La mise par-dessus bord de plusieurs caisses de thé serait passée comme une nouvelle contestation parmi d'autres si elle n'avait allumé la mèche des velléités indépendantistes Américaines du fait de la réaction autoritaire et maladroite du roi Georges III.

[2] Par un effet que l'on pourrait qualifier de marketing politique, la nouvelle de la vente de la Louisiane ne sera officialisé aux États-Unis que le 4 juillet 1803, date anniversaire de la déclaration d'indépendance.

[3] La guerre anglo-américaine de 1812 qui s'achèvera par un statu quo ante bellum, eut pour principal mérite de confirmer l'indépendance des États-Unis face au Royaume Uni. Elle aura aussi pour conséquence de fournir au récent État un nouvel hymne, The Star-Spangled Banner, écrit durant l'attaque maritime du Fort McHenry situé près de Baltimore.

[4] Si la mission Lewis et Clarke (1804-1806) est la plus connue de toutes, d'autres n'ont pas manqué d'améliorer la connaissance des territoires à traverser. Ainsi Stephen Harriman Long, officier, fut un explorateur inlassable entre 1817 et 1823, participant notamment à la Yellowstone Expedition qui bien qu'ayant dû être stoppée faute de fonds, n'en améliora pas moins la connaissance scientifique de ce qui se trouvait au-delà du fleuve Missouri.

[5] Énoncée en 1823, la doctrine Monroe fut surtout axée en vue de se protéger de visées tierces : Anglaise au nord, Hispano-Mexicaine au sud, Russe à l'Ouest. Concernant le cas Russe, un traité ratifié par les deux parties en 1824 garantira l'absence d'ambition sur le continent américain de la part du pouvoir Tsariste qui conserva malgré tout l'Alaska et une colonie en Californie (Fort Ross).

[6] Cet épisode aura notamment des répercussions jusqu'à la fin du XXème siècle puisque le Président Américain Bill Clinton et le Congrès adoptèrent conjointement ce qui passera à la postérité comme l'Apology Resolution où il fut déploré le rôle d'agents et de citoyens Américains quant au renversement illégal du gouvernement Hawaïen. The Congress... apologizes to Native Hawaiians on behalf of the people of the United States for the overthrow of the Kingdom of Hawaii on January 17, 1893 with the participation of agents and citizens of the United States, and the deprivation of the rights of Native Hawaiians to self-determination... : US Public Law 103-150

[7] Le terme de fortress America n'est pourtant pas antinomique de cette « destinée manifeste » car si les États-Unis ont tenu à sanctuariser leur espace domestique, ils n'ont pour autant pas été inactifs sur le plan géopolitique, que ce soit durant la Guerre Froide que postérieurement à cette période. L'assurance d'être mandatés par une force divine dans le but d'apporter et d'exporter leur régime a même forcé les autorités du pays à intervenir directement en plusieurs occasions pour rétablir un équilibre des forces ou remplacer un régime inamical.

[8] Les Pilgrim Fathers étaient les membres d'une congrégation religieuse chassée d'Angleterre pour son dogme jugé trop rigide, et surtout ne reconnaissait pas la primauté de l'Église d'Angleterre. Les exilés fondèrent une colonie en 1620, New Plymouth dans l'actuel État du Massachusetts.

[9] The effect of the Indian frontier as a consolidating agent in our history is important. From the close of the seventeenth century various intercolonial congresses have been called to treat with Indians and

establish common measures of defense. Particularism was strongest in colonies with no Indian frontier. This frontier stretched along the western border like a cord of union. The Indian was a common danger, demanding united action. Most celebrated of these conferences was the Albany congress of 1754, called to treat with the Six Nations, and to consider plans of union... It is evident that the unifying tendencies of the Revolutionary period were facilitated by the previous cooperation in the regulation of the frontier.

[10] The result is that, to the frontier, the American intellect owes its striking characteristics. That coarseness and strength combined with acuteness and inquisitiveness, that practical, inventive turn of mind, quick to find expedients, that masterful grasp of material things, lacking in the artistic but powerful to effect great ends, that restless, nervous energy, that dominant individualism, working for good and for evil, and withal that buoyancy and exuberance which comes with freedom — these are traits of the frontier, or traits called out elsewhere because of the existence of the frontier.

[11] Le mouvement impérialiste appelé jingoïsme sera très en vogue au sein de la population à la fin du XIX^{ème} siècle irrigué par un nationalisme belliciste.

[12] And now, four centuries from the discovery of America, at the end of a hundred years of life under the Constitution, the frontier has gone, and with its going has closed the first period of American history.

[13] Let's keep our boots polished, bayonets sharpened, and present a picture of force and strength to the Russians. This is the only language that they understand and respect. If you fail to do this, then I would like to say that we have had a victory over the Germans, and have disarmed them, but we have lost the war.

I have never seen in any army at any time, including the German Imperial Army of 1912, as severe discipline as exists in the Russian Army. The officers, with few exceptions, give the appearance of recently civilized mongolian bandits. The men passed in review with a very good imitation of the goose step. They give me the impression of something that is to be feared in future world political reorganization. Général George S. Patton

[14] C'est d'ailleurs durant la conférence de Potsdam que Attlee et Truman, cèderont face à Joseph Staline sur de nombreux points, dont la partition de l'Allemagne avec l'acceptation de la ligne Oder-Neisse comme nouvelle frontière orientale pour combler les territoires désormais sous obédience Soviétique. C'est toutefois lors de celle-ci que Truman réalisera combien les ambitions de Staline deviendront une menace pour les démocraties à terme, et infléchira la politique de bonne entente avec l'Union Soviétique.

[15] Discours en son intégralité : <http://www.britannia.com/history/docs/sinews1.html>

[16] Discours en son intégralité : <http://www.americanrhetoric.com/speeches/jfk1960dnc.htm>

[17] Discours en son intégralité : <http://www.jfklibrary.org/Research/Ready-Reference/JFK-Speeches/Address-at-Rice-University-on-the-Nations-Space-Effort-September-12-1962.aspx>

[18] Les soviétiques furent victimes d'avaries successives, notamment concernant les lanceurs de type N1, accentuées par la disparition fortement préjudiciable de la haute figure scientifique de Sergueï Korolev (Сергей Павлович Королёв) en 1966, lui qui avait tant donné pour offrir à l'Union Soviétique ses premiers succès dans la course à l'espace.

[19] Terme popularisé dans les années 1980 pour désigner de jeunes politiciens démocrates prônant des mesures législatives pour favoriser l'industrie des technologies de pointe.

[20] Alexandre Serres, Quelques repères sur l'émergence d'ARPANET, <http://www.revue-terminal.org/www/articles/86/Serres.html>

[21] Le 10 mars 2000, le NASDAQ (la bourse des valeurs technologiques américaine) atteint le record de 5 048 points. Un niveau retrouvé qu'en avril 2015.

[22] White House, International Strategy for Cyberspace, mai 2011.

[23] Department of Defense, Strategy for Operating in Cyberspace, juillet 2011.

[24] Joint Chiefs of Staff, Cyberspace Operations, février 2013.

[25] David E. Sanger, Confront and Conceal : Obama's Secret Wars and Surprising Use of American Power, Crown, 2012.

[26] Il est amplement possible de conjecturer que les effets produits à Natanz ont « aidé » les autorités iraniennes à se montrer conciliantes lors des négociations sur le nucléaire ayant abouti à l'accord en juillet 2015 avec leurs homologues américains.

[27] Edward Snowden (1983) est un ancien agent informaticien de la CIA puis de la NSA, devenu un souffleur d'alerte (whistle blower). Suite à son témoignage dans les journaux The Guardian et le Washington Post, il a été contraint à l'exil et se trouve encore actuellement en Russie depuis juin 2013.

[28] Conception théorique inventée en 2006 par l'économiste Jim O'Neill travaillant pour Goldman Sachs pour évaluer les futures économies dominantes des prochaines décennies. À savoir Brésil - Russie - Inde - Chine. Le S ajouté postérieurement à l'acronyme désigne l'Afrique du Sud.